

Réponse à Patrick Tort

Cette réponse fait suite à la demande amicale de Patrick Tort, étonné et sans doute un peu déçu de mon commentaire - par ailleurs élogieux - de son dernier livre « Du totalitarisme en Amérique », lui faisant part de mes « sévères critiques » sur le chapitre 9 de ce livre, intitulé : « Redéfinir le totalitarisme » et qui figure en annexe de cette réponse.

Patrick m'a donc aimablement prié de bien vouloir lui expliquer en quoi ce chapitre était à mes yeux inconsistant, au point de lui dire qu'il eut mieux valu qu'il s'abstienne de le conserver dans sa version finalement publiée.

C'est ce à quoi je me suis efforcé, aussi clairement et distinctement qu'il m'était possible de le faire.

Redéfinir le « totalitarisme » ?

« Le « noyau sémantique commun » à tous les usages du terme de « totalitarisme » peut désormais apparaître à la lumière de ce qui a vraiment constitué l'ensemble globalement homogène des « totalitarismes » historiquement identifiables. Le totalitarisme est l'ensemble des stratégies et des pratiques qui effectuent par l'imprégnation idéologique et/ou par la contrainte l'assujettissement de toute une société à un arbitraire politique unique ne tolérant aucune dissidence. Cette définition s'applique intégralement au fascisme italien et au nazisme allemand, dont la caractéristique commune est qu'ils ont effectivement établi une cohérence entre leur « discours » (leurs principes ou leur corps doctrinal) et leur « pratique » – et cela s'appelle très justement une « mise en œuvre » ou une « application ». Cette dernière notion est essentielle. Un régime totalitaire est un système de gouvernement qui *applique* intégralement et en vertu de sa seule autorité ses principes doctrinaux à une société en excluant et en réprimant toute conception alternative et toute autonomie, même relative, de pensée ou d'action de ses membres. Mussolini a appliqué à la nation italienne les principes du fascisme, tout comme Hitler a appliqué à la nation allemande la doctrine monstrueuse du *Führerprinzip* (défini dans *Mein Kampf* comme inspiré de l'organisation militaire, et réduisant le fonctionnement de la société à la bonne exécution des ordres issus d'une autorité considérée comme infaillible à travers tous les paliers d'une hiérarchie de chefs responsables), sur fond d'aryanisme triomphant. ¹ »

Patrick Tort : Introduction du chapitre 9 de « Du totalitarisme en Amérique »

Cher Patrick,

S'agissant de « redéfinir le **totalitarisme** dans le cadre d'une analyse critique du « concept » et qui partirait de son noyau « sémantique », j'observe d'emblée une « impasse » de ta part, à la lecture de cette introduction.

La notion de « totalité » elle-même n'est pas considérée, que ce soit d'un point de vue scientifique ou philosophique et pas même philologique.

De quoi cette *totalité* pourrait-elle être le nom, dont le *totalitarisme* serait le « sujet » et avec quel objet ? Certes les concepteurs « modernes » de la notion et de son usage contemporain (Brzezinski et Arendt) s'en sont également abstenus, pour d'évidente raisons idéologiques, mais on s'y attend moins de la part d'un marxiste aussi éminent que toi.

Bien que je n'ai, comme tu t'en doutes, aucune dilection pour ton défunt collègue Lefebvre et ses fumeuses élucubrations, même un fieffé libéral-libertaire comme lui mesurerait bien l'importance de ce « point de vue ». Il commençait même ainsi son pensum sur la « *Notion de totalité dans les sciences sociales* » :

« *La notion de totalité est une notion philosophique. Peut-être même doit-on la considérer comme une « catégorie » de la philosophie* ».

NB : tu apprécieras le « Peut-être même » ... typique des sophistes d'époque.

1 Du totalitarisme en Amérique P. 118

LA NOTION DE TOTALITÉ DANS LES SCIENCES SOCIALES

par Henri LEFEBVRE

La notion de totalité est une notion *philosophique*. Peut-être même doit-on la considérer comme une « catégorie » de la philosophie. Pas un philosophe digne de ce nom qui n'ait contribué à l'élaborer. Pas un philosophe digne de ce nom qui ne se soit efforcé d'atteindre une représentation de l'Univers comme totalité. L'empirisme, le pluralisme, dans la mesure où ils restent des philosophies, n'échappent pas à cette constatation.

Soulignons ici, dès le début de cette étude, une distinction capitale. La notion de Totalité peut se comprendre de deux façons contradictoires : comme totalité close et fermée — comme totalité ouverte et mouvante. Quant on veut appliquer à des réalités concrètes, notamment aux réalités humaines et sociales, cette notion, les modalités d'application diffèrent profondément, selon l'interprétation du concept. Une totalité close exclut d'autres totalités ; ou bien l'on n'en considère qu'une, en niant les autres ; ou bien les totalités considérées restent extérieures les unes aux autres. Par contre, une totalité « ouverte » peut envelopper d'autres totalités, également ouvertes ; elles peuvent s'impliquer en profondeur, etc.... La notion de totalité *ouverte* est d'ailleurs plus subtile, plus difficile à saisir que celle, très simple, de totalité close. Elle réclame un effort supplémentaire de réflexion.

En ce qui concerne les philosophies, celles qui incarnent pour ainsi dire la notion de totalité close, se présentent comme des *systèmes*. La notion de totalité ouverte correspond à un autre type de recherche et de pensée philosophiques.

Exprimons la chose autrement : il faut se garder de confondre « total » et « totalitaire » ; encore que la confusion soit assez fréquente, et qu'elle provoque un discrédit de la réflexion philosophique, considérée aisément comme systématique, métaphysique et totalitaire....

La pensée des philosophes n'opère pas dans le vide, dans l'abstrait, ou dans un domaine isolé et transcendant. Par consé-

— 55 —

Tu te doutes bien de ce que je pense des péroraisons de Lefebvre, visant à légitimer sa condamnation du « système », y compris philosophique, en tant que « totalitaire » - comme tu t'en souviens à l'Époque il était déjà de bon ton², de se déclarer avec Lefebvre : farouchement « contre le système » (sans plus déterminer ce que cela recouvrait) et se poser comme « en marge » dudit système, pour passer pour « subversif et/donc révolutionnaire »³. Et je t'épargne les innombrables gloses fumeuses des théologiens « antitotalitaires » comme celles des exégètes de la « totalité concrète » - i.e . les nouveaux adeptes de « l'Humain d'abord » et autres sectes druidiques célébrant « l'Homme total » à la serpette révisionniste !

Je m'en tiens donc à ce qui distingue fondamentalement l'approche *idéaliste* (« mystique » disait Marx) de Hegel, de celle de Marx . Et d'abord en soulignant que ce dernier se démarquait de Hegel par sa conception *matérialiste* du « concept » de totalité comme résultat de « l'agrégat » comme tu dis souvent, de l'activité humaine.

2 C'était même un des « marqueurs » du conformisme de nos petit-bourgeois-rebelles depuis la fin des années 60.

3 Cf. Foucault à qui on doit cette équation « révolutionnaire », légitimant son « concept » de la marginalité.

Une conception matérialiste notoirement explicitée par Marx dans ses fameuses « thèses sur Feuerbach » et singulièrement celle-ci :

« Feuerbach, que ne satisfait pas la pensée abstraite, en appelle à l'*intuition sensible*; mais il ne considère pas le monde sensible en tant *qu'activité* pratique concrète de l'homme. »

Ou cette autre, où Marx précise sa *critique de la critique* matérialiste de Hegel par Feuerbach :

« Le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes – y compris celui de Feuerbach est que *l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, en tant que pratique, de façon non subjective.*

C'est ce qui explique pourquoi *l'aspect actif fut développé par l'idéalisme, en opposition au matérialisme, — mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, concrète, comme telle.*

Feuerbach veut des *objets concrets, réellement distincts des objets de la pensée; mais il ne considère pas l'activité humaine elle-même en tant qu'activité objective.* »

Si le totalitarisme est le totalitarisme, quoi qu'on veuille mettre sous cette dénomination, elle suggère bien la totalisation de quelque chose ...

C'est pourquoi, avant de passer aux « minuties » comme disait Marx, et selon sa méthode dialectique (voir plus loin la section « à propos du Logos de Marx ») il convient d'exposer d'abord de quoi on va parler, autrement *de quoi la totalité totalitaire est-elle le nom ?*

Détour « esthétique » : l'expression de la totalité.

Considérant ton souci très légitime des attendus linguistiques de la question (y compris ceux des « complexes discursifs » qu'elle sollicite), je pense utile de faire le petit détour qui suit pour illustrer mon propos « totalitaire » par une analogie tirée d'une de mes vies professionnelles antérieures. Elle sollicite la « lingua franca », d'usage spontané par tous ses locuteurs de par le vaste monde et spontanément comprise par tous : le langage cinéματο-graphique.

C'est ainsi que je faisais observer à mes petits camarades qu'en matière de langage cinématographique, l'unité syntaxique du *plan* pouvait déjà être décrite comme *totalité*⁴ – au sens de Marx et non comme *élément* ni comme *ensemble* au sens des représentations abstraites coutumières (y compris de Hegel), notamment mathématiques.

À toutes fins utiles, tu trouveras l'intégrale de [ce petit « topo »](#) sur le site⁵. J'en extrais ici un bref passage qui me semble pertinent à ce stade de ma recension critique de ton « chapitre 9 », en référence à la manière dont tu soulignes un point que tu distingues comme « commun » à deux « totalitarismes historiquement identifiables ». Ce point que tu distingues donc comme leur *pratique* – comme « mise en oeuvre » ou *application*.

Donc, sur cet aspect *pratique* du « totalitarisme » mis en *œuvre*, c'est à dire *en actes*, il est bon de se demander *ce qu'on entend par totalité* ainsi « appliquée » avant même de nous dire *ce dont ce totalitarisme serait le nom*.

4 Une totalité elle-même inscrite comme élément de syntaxe dans une opération de totalisation plus large – un « complexe discursif » comme tu dis - qu'est *l'oeuvre (opera)* où s'*opère* la totalité discrète *mise en œuvre* comme « discours symbolique » qu'est une *production* cinéματο-graphique.

5 <https://www.librairie-tropiques.fr/2022/11/la-totalite.html>

Bref préciser et qualifier ce à quoi renvoie tout totalitarisme tant par sa nature que par la forme sous la laquelle il tend à s'imposer « *sans dissidence* », comme tu dis, recouvrant donc la totalité « en pratique » et par conséquent *la pratique de la totalité ... de la société*.

J'ai développé lors de notre brève conversation, sur la base de mon petit montage « résumant » la prisonnière du désert, le point selon moi important, qui fait référence aux commentaires de Xavier Kieft dans la vidéo de sa communication sur « l'image mouvement » de Deleuze : [Xavier Kieft - Le discours indirect libre de Descartes en Deleuze : visage-gros plan, admiration et désir](#)

Point « nodal » : La *totalité résulte d'une totalisation* (donc un *processus*, une *action* dans une *durée* , ayant pour objet une *production* dont *résulte* une ... *totalité*). Voir et écouter à partir de la 17ème minute la conférence de Kieft , notamment lorsqu'il explique le plan comme « *un tout* » et non « *un ensemble* » selon Deleuze - qui comme tant d'autres de ses pairs avait une conception du « tout » sans totalisation, tandis que Sartre, aux antipodes de Deleuze, voyait bien le « processus » de totalisation mais pas la totalité qui pouvait en résulter (cf. le « groupe en fusion »).

Tandis qu'un *ensemble est une représentation abstraite* (censément *logique*) désignant *a posteriori* une collection d'objets discrets. Chez Deleuze, dans sa conception de « l'image en mouvement », on s'aperçoit que son « tout » est en réalité un ensemble, assez hétéroclite et confus, un « fourre-tout sensitif » fait de l'accumulation chaotique des différentes sollicitations sensorielles dont il se « sent » comme *l'objet* quand il est face à elle... en tant que *sujet* (ce qu'il voit, entend, imagine). On voit bien que pour Deleuze le « plan » s'unifie comme un « tout » dans la conscience (du spectateur de cinéma) selon « l'intention » que ce dernier lui prête – associée par Deleuze à « l'admiration » définie par Descartes dans son « Traité des Passions ». On est dans la posture idéaliste/positiviste typique : la confusion analytique du *sujet dans l'objet*.

Inversement, « L'œuvre » comme *totalité* (et *sa totalisation comme processus dialectique*), au sens hegeliano-marxiste, est une notion décisive de toute approche de critique esthétique non pas « marxiste » mais matérialiste et dialectique ... C'est un des points fondamentaux sur lesquels Marx « corrige » Hegel : celui de « l'universel concret ». On ne trouvera chez Marx nulle trace d'un « homme total » qui relèverait typiquement de la mystique idéaliste allemande de tropisme « kantique » et dont Schopenhauer et son disciple Nietzsche furent les derniers « héritiers putatifs ». La seule allusion que Marx est jamais faite à cette totalité de l'Homme figure (dans les manuscrits de « jeunesse ») dans une description liminaire de la seule ontologie qui vaille pour Marx, posant la connaissance de l'Être comme celle de « *l'Être social* » ... Pour Marx il n'y a de « valeur universelle » que pour « l'homme social » en tant que totalité, c'est à dire comme résultat concret de la totalisation de l'activité humaine de production de sa propre « existence ». De là, pour Marx, sa conception de la Philosophie « au service de l'Histoire » : l'histoire du « développement des forces productives » nécessaires à l'existence même de l'Homme, telle que son histoire nous permet d'en comprendre la *logique*, c'est à dire les « Lois », au sens de la mécanique : les lois du mouvement qui anime cette histoire et qui fait qu'il y en a une.

Ce détour par *l'esthétique* des représentations pour illustrer la notion de *totalité* « appliquée » selon son « effectivité » concrète et résultant d'un processus de « totalisation », n'était destiné qu'à informer mes critiques sur ton retour à Marx dans ce chapitre 9 dont tu te (et me) demandes comment j'ai pu le qualifier d' « inconsistant ».

Comme promis je m'efforce par la présente réponse de te l'expliquer et de le justifier de manière ... consistante.

Revenons à Marx

Mais pour cela, il me faut d'abord relever une autre inconsistance, dans ta définition comparative. Celle qui fonde ta distinction seconde, visant à exonérer le communisme - ainsi redéfini - de tout soupçon de visée « *totalitaire* », au titre de sa *non application* historique :

« Peut-on dire la même chose de ce que l'on a nommé le « communisme » ? Si l'on considère que cette notion prend sa source dans le marxisme, qui est le corps doctrinal issu de Marx et permettant de penser la possibilité de l'accès historique à une société sans classes et donc sans lutte, il est évident aujourd'hui qu'il n'a été appliqué nulle part. »

Alors, d'abord, en partant de telles prémisses, comment peux-tu affirmer que la société communiste, assurément sans classe selon Marx, serait « *donc sans lutte* » ?

Naturellement la lutte des classes ne peut que s'éteindre avec les classes, mais Marx ne te dit pas pour autant que la *lutte*, le « conflit » va ainsi disparaître des sociétés humaines ! Ce genre de conclusion quelque peu « hâtive » serait plutôt du Hegel qui, lui, considère que la « paix perpétuelle » dirait Kant- sa pacification des *ego.e.s.x.y.z* « transcendants » - est « déjà là » avec l'avènement du libéralisme. C'est une des promesses « tenues » de l'idéalisme « allemand » que « l'Homme Total » fut enfin rassemblé avec son siècle. L'Être « en soi » en était réconcilié avec son « pour soi » et les événements « à suivre » ne seraient donc plus que des anecdotes, destinées à divertir le bon peuple. Seule discordance parmi les émules de cette totalité de l'Homme : pour Nietzsche il se réalisait avec le Kronprinz, tandis que pour Heidegger il faudrait attendre Hitler et « l'événement métaphysique » des Panzer-divisions .

Bref, tu nous annonces là, avec ta société sans classe et sans lutte, un simple « report » de ... la Fin de l'Histoire. Et d'ailleurs comment pourrait-il en être autrement puisqu'il n'y aurait plus de « conflit », de « lutte » pour reprendre ton expression qualifiant ce que Marx appelait le « moteur de l'Histoire ». À partir de là, privée de son « *moteur non mu* », donc assez logiquement : l'Histoire s'arrête. Elle peut enfin se mettre dans un *État* que depuis Descartes on pourrait qualifier de : « au repos ».

Pour Hegel cet État là est d'autant plus appréciable que c'est le « moment » (enfin), de la grande *réconciliation* : celle de l'Esprit avec lui même (le graal académique tel que l'enseignent nos profs de philo). Cet *État* de « l'Homme Total » - rendu à la pure intersubjectivité de son MOI profond avec sa « raison sensible » - est l'exact opposé de l'Être **social** de Marx. C'est inversement le moment de l'avènement de l'Être *sociétal*, avec mission d'accomplir ce changement non pas tant des luttes elles-mêmes mais du « conflit » comme disait Marx⁶.

6 « [...] les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, **les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout.** » Karl MARX - Critique de l'économie politique -1859.

C'est désormais le conflit « *intersubjectif* » du petit bourgeois *accompli* dès lors qu'il a eu la *moyenne* ... de sa classe. Le conflit ainsi dépassé est un conflit ... avec lui-même, avec sa *totalité* propre, celle avec laquelle il est quand même plus facile de se rassembler, qu'avec celle des autres que soi. Fort de cet accomplissement *opportuniste*, s'ensuit le *projet* de « persévérer dans cet Être » si commode mais si péniblement acquis. Bref il se promet d'Être « durable »... et d'autant plus que plus rien ne pourra désormais le contrarier, puisqu'il se veut par là ... *total*. On aura compris au passage pourquoi « en même temps » que *durable* il se revendique donc également « *soutenable* » ... *par les autres*. Il est vrai que ça ... c'est pas gagné.

Pourtant, même du strict point de vue de Hegel, comme disait B.Bourgeois en plaisantant, c'est là un genre de *totalité sans totalisation*, tandis que nos « groupes en fusion » actuels (sur le modèle naguère « sartrien ») ont tout de la *totalisation en panne de totalité*.

Mais, encore une fois, revenons à Marx ...

Car, Marx, encore une fois, ne te dit rien de tel. Il te dit au contraire que :

- pour qu'il y ait de l'histoire, donc un mouvement qui anime les sociétés humaines
- et qui, en même temps que leur développement, explique leur *évolution*,
- alors, il faut qu'il y ait des *forces* qui meuvent ces formations sociales humaines,
- et que ces *forces* s'opposent, se « contrarient » pour produire un *mouvement*, le mouvement historique et dialectique de l'Histoire.

Ça n'est pas à un darwinien distingué comme toi que je vais apprendre ça, et tu pourras donc admettre que le marxisme, en tant que science de la connaissance⁷, c'est à dire philosophique, tel que Marx lui-même l'a explicitement décrit et revendiqué (voir plus loin), c'est donc : une *discipline scientifique, inaugurée par Marx*, qui s'intéresse aux Lois du mouvement historique de l'humanité, analysé et décrit selon une logique et une phénoménologie dualistes, servies par une méthode rationaliste, et matérialiste : **sa méthode dialectique**.

Du coup pour Marx, qui se contrefiche de l'auto-révélation de l'Esprit à lui même comme du « dévoilement de l'Être » (par les vestales de Heidegger), l'Histoire n'a ni commencement ni fin, du moins connaissable par ses principaux acteurs, que ce soit sous les effets positifs de leur « raison sensitive » ou parce qu'ils auraient conquis leur « liberté infinie » tirée de la laborieuse « subjectivation » gratifiante de leur propre *concept*⁸. Marx laisse ça aux « esprits embrumés » et aux adeptes mystifiés de « l'Homme total » et autres Volapüks de l'idéalisme post-teutonique⁹. Tandis que pour nos radicaux libres le mystère de la Sainte Identité¹⁰ a résolu celui de la sainte Trinité, pour nous marxistes cette histoire n'est pas « sainte » et/donc « mystérieuse », mais bel et bien *intelligible*.

Car cette histoire, *de l'homme pour l'homme, en lui et par lui*¹¹, n'est pas un « Conte ne signifiant rien, plein de bruit et de fureur, raconté par un idiot »¹². Elle obéit non pas à d'impénétrables desseins ou décrets divins (voire « *transcendants* »), mais à des *Lois*, accessibles à notre finitude « logique », à l'esprit « fini » et « déterminé » des créatures objectives et concrètes que sont les sujets dont cette histoire est l'objet, n'en déplaise à Al-tusers¹³(à rien).

7 Selon l'équation de la connaissance : sapiens = savoir = sagesse (être « sage » consistant à connaître la vérité)

8 Auto-revendiquant pour lui-même sa propre « subjectivation » comme « subjectivité infinie » donc opposable comme valide à l'encontre de toutes les autres.

9 « Leur nom est Légion » : la légion des sophistes « romantiques » qui depuis Deleuze et Foucault nous a donné la kyrielle actuelle de gourous opportunistes « kantiques », de druides « écommunistes », d'anarcho-trotskistes génération Y, et autres néo Jim Jones « verts » .

10 Identité « à soi ».

11 « Par lui, avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, pour les siècles des siècles » disent les prêtres catholiques célébrant l'Eucharistie.

12 « It is a tale. Told by an idiot, full of sound and fury. Signifying nothing. » — Macbeth (Act 5, Scene 5, lines 17–28)

S'agissant de la Méthode de Marx.

Dans ma réponse (également jointe en annexe) à Alain (Badiou,) je lui rappelle le *moment* où, dans une postface du Capital, Marx (à l'instar de Descartes dans son Discours sur sa propre Méthode), explique la « méthode dialectique » comme définissant parfaitement son travail *scientifique*. Un passage, où Marx cite un commentateur d'époque qui selon lui observe à juste titre que « [son] *procédé d'investigation est rigoureusement réaliste, mais que [sa] méthode d'exposition est malheureusement dans la manière dialectique.* »

Ce passage illustre parfaitement la détermination scientifique du marxisme comme philosophie de la connaissance :

« Une seule chose préoccupe Marx : trouver la loi des phénomènes qu'il étudie; non seulement la loi qui les régit sous leur forme arrêtée et dans leur liaison observable pendant une période de temps donnée. Non, ce qui lui importe, par-dessus tout, c'est la loi de leur changement, de leur développement, c'est-à-dire la loi de leur passage d'une forme à l'autre, d'un ordre de liaison dans un autre. Une fois qu'il a découvert cette loi, il examine en détail les effets par lesquels elle se manifeste dans la vie sociale... »

Pour que cette *loi des phénomènes* soit comprise et reconnue « par tous, partout, toujours » donc universellement et puisse ainsi être utilement **partagée**, encore faut-il la *démontrer*. C'est le fondement de la « science » des grecs que fut dès l'origine ce qu'ils désignèrent du nom générique de *philosophie*, et c'est pourquoi Marx « boit du petit lait » à la lecture de son collègue lorsqu'il poursuit :

« Ainsi donc, Marx ne s'inquiète que d'une chose; démontrer par une recherche rigoureusement scientifique, la nécessité d'ordres déterminés de rapports sociaux, et, autant que possible, vérifier les faits qui lui ont servi de point de départ et de point d'appui. Pour cela il suffit qu'il démontre, en même temps que la nécessité de l'organisation actuelle, la nécessité d'une autre organisation dans laquelle la première doit inévitablement passer, que l'humanité y croie ou non, qu'elle en ait ou non conscience.[...] *La valeur scientifique particulière d'une telle étude, c'est de mettre en lumière les lois qui régissent la naissance, la vie, la croissance et la mort d'un organisme social donné, et son remplacement par un autre supérieur; c'est cette valeur-là que possède l'ouvrage de Marx.* »

Marx conclue :

« En définissant ce qu'il appelle ma méthode d'investigation avec tant de justesse, et en ce qui concerne ***l'application*** que j'en ai faite, tant de bienveillance, *qu'est-ce donc que l'auteur a défini, si ce n'est la méthode dialectique ?*

Certes, ***le procédé d'exposition doit se distinguer formellement du procédé d'investigation.*** A l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement, et de découvrir leur lien intime. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, *le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble.* Si l'on y réussit, de sorte que ***la vie de la matière se réfléchisse dans sa reproduction idéale, ce mirage peut faire croire à une construction a priori.***»

13 Dans sa Réponse à l' "humanisme marxiste" de John Lewis, Althusser (comme beaucoup d'intellectuels censément communistes de son époque) fétichise "les masses" pour en faire un substitut ensembliste de "l'homme 'Total'" et de là en arrive à définir l'Histoire comme « procès sans sujet » puisque ce seraient "les masses (et non les « individus ») qui font l'Histoire".- L. Althusser, Réponse à John Lewis, Paris, Maspero, 1973.

Car, en effet, l'objet de ce travail « de toute une vie » (de Marx) était de rendre compte, de manière rationnelle et matérialiste, du *mouvement de l'Histoire*, selon la logique déterminante des forces qui l'animent, ces forces au premier chef « productives », qui font qu'il y a une histoire qui les *totalise*, et en définitive qui font qu'il y ait de l'Histoire comme *totalisation en cours*, toujours ...

De là résulte la *totalité* continuellement observable dans son devenir qu'est le **réel éprouvé et intelligible**, autrement dit ... **rationnel**.

Stalinisme et principes marxistes.

Pardonne moi ces longueurs mais je les ai jugés nécessaires pour la clarification des arguments qui m'ont conduit à critiquer comme inconsistante ta « défense et illustration » du communisme. Ces rappels à la logique et à la méthode dialectique de Marx, préalables de sa conception de la *totalité* qui en découle, ne sont donc que des préliminaires.

Pour être absolument clair je veux également te rassurer sur le fait que, en dépit de mes « sévères critiques », je n'ai aucune peine à admettre et approuver ta louable tentative de disqualifier l'amalgame « antitotalitaire » promu par l'idéologie dominante. Je veux parler ici de la rhétorique formatée par et à l'usage de la petite-bourgeoisie la plus parasitaire et de ce fait la plus réactionnaire mais auto-proclamée « progressiste » : ce « variant » de l'idéologie de la classe dominante que tu appelles fort justement « l'idéologie dominante-progressiste ». Car, comme tu l'as remarqué, nonobstant le fait que tous se revendiquent « écolos », tous se présentent comme « progressistes », jusqu'à Macron qui revendique même une « Révolution ». Cette idéologie est donc la plus « hégémonique » qui soit à l'heure actuelle puisqu'en pratique c'est celle qui fait consensus au sein de l'ensemble de notre « classe politique » empetibourgeoisée. Qu'ils se présentent comme crypto-factieux, rebelles, intersectionnels ou « républicains », « éveillés » ou « écolos » (ou tout ça en même temps), il est assez cocasse d'entendre les plus « radicaux » des hérauts de notre gogochie post-marxiste bobolétaire, à commencer évidemment par les « néo-gramscistes », déclarer la « guerre idéologique » à « l'hégémonie » idéologique dont ils sont pourtant parmi les agents les plus actifs¹⁴. À mon avis, il ne faut pas chercher ailleurs le facteur aggravant de leur « conscience malheureuse » et la « cause occasionnelle » de la schizophrénie centrifuge qui les affecte ... collectivement.

Ceci posé et j'espère clarifié, j'en viens (enfin) à mon objection principale.

Là où j'ai vraiment un gros souci avec ce que tu as écrit, au point de regretter que tu aies inclus ce chapitre - dans un livre par ailleurs pour moi remarquable et très recommandable - c'est lorsque tu développes ton argumentaire prétendant à ce motif exonérer le communisme de tout soupçon de « totalitarisme » ... Ce qu'il te serait loisible et légitime de faire, si du moins ce n'était sur le mode anarcho-trotskiste le plus « vulgaire », autrement dit sur des bases parfaitement inconsistantes d'un point de vue marxiste, scientifique et ... historique. J'en veux pour preuve le passage qui commence ainsi :

« Le stalinisme n'a jamais été l'application des principes du marxisme – qui incluent en particulier la nécessité de la suppression de l'État –, mais a été au contraire la réalisation d'une forme hégémonique de l'État qui a présenté en effet un grand nombre des traits caractéristiques d'un pouvoir « totalitaire ».

Nul marxiste conséquent ne te contestera que - dans la conception du communisme « en actes » par Marx - la société sans classe est indissociable de la disparition de l'État. L'État étant pris en tant que superstructure de classe réalisant et assumant un pouvoir de classe sur la société.

14 Car les plus « intéressés » et les plus directement concernés par sa propagation, même si c'est bien souvent comme « idiots utiles »

On peut même raisonnablement dire que « ça tombe sous le sens » marxiste. Mais cela présuppose une conception rationnelle et cartésienne de l'État : celle d'un système physique animé par des forces contradictoires, observé en un moment donné comme « statique » au sens de stabilisé - de là sa « dénomination » *d'état* (« stat » de stare : être, rester, se trouver là, demeurer).

L'argument de Marx est bien connu, et il l'a d'ailleurs bien souvent résumé à ceci que : dès lors que l'État caractérisé comme bourgeois et la forme « démocratique » qu'il promet ont formellement pour fonction (principalement répressive) d'imposer un *pouvoir* de classe, la disparition des classes sociales, tributaires des forces qui les ont produites, implique logiquement la disparition concomitante de cet État ... des forces.

Ce « moment » du « changement » est ce que Marx, en bon hégélien, désigne comme un « dépassement »¹⁵, c'est à dire le « passage d'une forme à l'autre, d'un ordre de liaison dans un autre » engendrant une nouvelle forme de *l'État* des choses *humaines*, résultant des forces qui les animent. Ces forces traversant les formations sociales humaines, sont donc considérées par Marx en scrutant « *l'anatomie de la société civile* ». Une anatomie que détermine ces forces « productives » qui la composent et la façonnent « mécaniquement ». Cette forme « pratique » de l'État/état comme stabilisation d'une future société civile qui ne serait plus animée par la confrontation de classes sociales dans le processus de leur auto-reproduction, c'est ce que plus tard Engels, cité par Lénine (voir plus loin) résume ainsi :

« Le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses et à la direction des opérations de production ».

À partir de là, le tour captieux de ton argument se manifeste dès que tu commences à solliciter des notions « post-marxistes » telles que « forme *hégémonique* » (tiens, tiens ... ?), pour en discerner certains « traits » sous ceux que tu distingues dans ton schéma quelque peu sommaire (voire brouillon) du *stalinisme* comme figure de pouvoir « totalitaire ».

C'est cette même appellation « totalitaire » (tu as bien fait de conserver des guillemets) dont chez nous, l'usage actuel date des années 70. En France elle fut principalement introduite (dans ce sens dépréciatif) par nos chers « nouveaux philosophes », alors même qu'elle commençait à être passée de mode au pays qui l'a vu naître, en même temps que la « guerre froide », sous les plumes conjointes de Brzezinski et Arendt.

Comme tu sais également, ce sont les mêmes créatifs » étasuniens (Arendt et consort) qui lui ont donné son sens « moderne », très « connoté » anti-communiste voire carrément « facho » (variant gourmé : « heideggerien »), comme l'ont très bien démontré tant [Michael Christofferson](#)¹⁶, que [Jean-Pierre Faye](#)¹⁷. Un « antitotalitarisme » qui, « en pratique », fut inauguré et acculturé par ses précurseurs Nazis. Car ces derniers ne furent pas seulement les premiers à promulguer des Lois « écologistes », ils s'avérèrent très fidèles « pratiquants » du mantra « antitotalitaire » que revendiquent aujourd'hui ses adeptes libéraux « progressistes »¹⁸ (y compris « antifas » !).

15 « Aufhebung » : terme utilisé par Hegel pour désigner à la fois la conservation des acquis d'une époque qui s'achève, conservant ses « progrès » tout en lui succédant par un « dépassement » des contradictions qui l'ont achevée. Une conception déjà évolutive et « proto-darwinienne » qui explique l'intérêt respectueux de Marx pour la théorie darwinienne de l'Évolution par la sélection naturelle.

16 Voir notes précédentes.

17 <https://www.librairie-tropiques.fr/tag/emmanuel%20faye/>

18 comme par exemple les travaux « académiques » de Chapoutot sur la « culture nazie » et son « management » des masses, l'ont mis en évidence ces derniers temps.

Tout ça pour contextualiser et légitimer l'observation que :

1) dire que « Le stalinisme n'a jamais été l'application des principes du marxisme » parce que ces principes « incluent en particulier la nécessité de la suppression de l'État » ;

2) dire que ce même « stalinisme » a été au contraire la réalisation d'une forme hégémonique de l'État qui a présenté en effet un grand nombre des traits caractéristiques d'un pouvoir « totalitaire » ;

3) en conclure que « La confrontation entre Marx et Staline conduit à un pur constat d'incompatibilité. »

est parfaitement *inconsistant*.

Je vais revenir sur « l'application » des principes du marxisme, puisque tu développes ce point plus bas, mais je te rappelle une fois encore que la « suppression » de l'État (en réalité son « dépassement/abolition » pour reprendre le terme de Marx) n'est pas un « principe » mais une *conséquence*, selon Marx, de la fin de la lutte de classe. Ce que d'ailleurs tu confirmes toi-même avec la citation du Manifeste que tu as repris plus loin. Une *fin* inaugurant nécessairement (dialectiquement) un nouveau *commencement* : celui de la *société sans classe*, où l'État bourgeois, strictement associé à un pouvoir de classe, n'a plus « lieu d'Être », « au sens propre » pourrait-on dire ...

Tout ton argumentaire repose sur une conception typiquement « révisionniste » de ce qu'avec pas mal d'autres de ses adeptes (anarcho-trotskyistes notamment) tu as appelé le « déperissement » de l'État. Encore un « nouveau paradigme »¹⁹ totalement absent du corpus de Marx – sans même parler de ses « principes » !

Pour te permettre de bien apprécier et mesurer le caractère révisionniste de cette thèse j'ai rappelé plus haut le texte d'Engels à qui on attribue (faussement) cette théorie gauchiste groupusculaire du « déperissement » : un passage de l'Anti-Dühring où figure sous la plume d'Engels la critique anticipée et très explicite de cette interprétation digne des « socialistes des sectes » comme disait Marx. Critique reprise non moins explicitement par Lénine, commentant ce même passage dans « l'État et la Révolution » (voir plus loin les passages que j'ai cité).

Quant à dénoncer une « forme hégémonique » de l'État qui caractériserait « les traits d'un pouvoir totalitaire », j'attire ton attention sur le fait que ces notions comme les prédictats que tu sollicites sont complètement étrangers non seulement au vocabulaire mais à la logique que Marx nous a livré de cette « application » de ses principes.

Certes tu mets des guillemets à « totalitaire », mais pas au reste ... C'est pourquoi ce qui est à l'évidence le plus inconsistant dans ton « chapitre 9 », c'est ta définition du *stalinisme* : à ce stade de ta lecture on sait seulement ce que ne *serait pas* ledit stalinisme – mais qu'en tout état de cause il n'avait aucune « raison d'être » comme il vient d'être dit. Ce qui ne nous éclaire guère sinon d'une lumière assez confuse de *théologie négative*. On apprend seulement que pour s'en *figurer* les traits distinctifs il faut *s'imaginer* le visage authentique du stalinisme comme celui qui caractériserait ... un pouvoir totalitaire.

Ce qui revient à dire *in petto* que ce serait à bon droit qu'on assimilerait le stalinisme au « totalitarisme » (fascisto-nazi), légitimant ton jugement liminaire que le stalinisme n'est pas le marxisme (et même « son contraire ») et donc *ipso facto* que le marxisme ou du moins le communisme doit être exonéré de la suspicion ignominieuse de porter des « traits » du totalitarisme.

C'est d'ailleurs là, en gros, la thèse « centrale » de ce chapitre 9.

Or, le raisonnement fondant cette thèse rabâchée (depuis le rapport Kroutchev) se disqualifie lui-même à la mesure de sa circularité : le communisme n'est pas un totalitarisme parce que stalinisme n'est pas le communisme puisque le stalinisme est un totalitarisme !²⁰

19 Accommodant les divers groupuscules qui en firent le bréviaire « hégémonique » de leur « neo-gramscisme » auto-justificateur.

Mais laissons ça, pour voir maintenant comment tu développes cette thèse qui pour n'être pas vraiment nouvelle ²¹ n'en est pas moins bancale pour un « communiste réel » et/donc « réellement » marxiste ²². Je reviendrai, au gré de ta lecture, sur la « réalité » de tout cela, d'un point de vue marxiste. Revenons d'abord à son *application*.

Le Communisme appliqué ?

Hélas ici, force est de constater que ... tu aggraves ton cas. Ce qui était assez prévisible au vu des prémisses de ton raisonnement, mais encore faut-il bien comprendre en quoi et pourquoi tu repars d'un aussi mauvais pied en affirmant que :

« La lutte idéologique permanente du système capitaliste contre toute forme d'organisation sociale impliquant la propriété collective des moyens de production est ce qui a engendré et maintenu la confusion opiniâtre entre le communisme et le stalinisme dans les cervelles occidentales. »

Car ... **Premièrement** et pour les raisons que je viens d'exposer, tu es bien placé pour savoir à quel point ce genre de « confusion opiniâtre » n'a jamais troublé que les « cervelles trotskystes occidentales » ou « apparentées » (petite bourgeoisie « éduquée », intellectuels « spécifiques » autant qu'« organiques », anarchoïdes et autres libéraux-libertaires de toutes chapelles et en tous « genres »).

Deuxièmement, et là chacun peut facilement s'en rendre compte, la propriété collective est chose d'autant plus admise et courante en régime capitaliste que c'est *sa règle générale*, du reste fort bien distinguée par Marx dans le Capital, dès qu'il évoque le passage de l'accumulation primitive à celle du capitalisme proprement dit, c'est à dire celle opérée par la *bancocratie* et ses *actionnaires* :

« Mais, à part *la classe de rentiers oisifs ainsi créée, à part la fortune improvisée des financiers intermédiaires entre le gouvernement et la nation* - de même que celle des traitants, marchands, manufacturiers particuliers, auxquels une bonne partie de tout emprunt rend le service d'un capital tombé du ciel - la dette publique *a donné le branle aux sociétés par actions, au commerce de toute sorte de papiers négociables, aux opérations aléatoires, à l'agiotage, en somme, aux jeux de bourse et à la bancocratie moderne.* »

K.Marx - Le Capital Livre 1 : VIII^o section : L'accumulation primitive -
Chapitre XXXI : Genèse du capitaliste industriel

Ce qui importe (Marx) n'est pas tant la collectivisation *de jure* de l'appareil productif, ni du reste sa « forme sociale » - c.a.d. la forme légale de propriété de toute entreprise *collective*, car en droit des sociétés « social » signifie aussi collectif. Pour Marx ce qui est l'objet de ses recherches c'est : « qui fait quoi », avec quoi ... en échange de quoi, et comment tout ça permet au capital de s'accumuler entre les mains *d'actionnaires* - non pas au sens d'actifs « producteurs » mais au sens de détenteurs/propriétaires « collectifs » des « actifs » au bilan *comptable* de cette forme sociale.

20 Désolé Patrick mais ... c'est en ami sincère que je te dis que ton excellent livre vaut mieux que cette scolastique trotskiste à deux balles.

21 Comme tu le sais aussi bien que moi, elle est au fondement de ce qui pourrait passer comme un « principe » ... du trotskisme « occidental » qui l'a opportunément repris de la CIA, Brzezinski, Arendt et Kroutchev, et Cie

22 Autrement dit l'antithèse d'un trotskiste.

Le capitaliste « à proprement parler » c'est *l'actionnaire* qui n'a en aucune façon contribué, par un travail quelconque à la production de la valeur qui circule et s'échange sous forme de marchandise, permettant ainsi de « réaliser » son accumulation de richesse capitaliste. Il est donc assez constant que loin de lutter « *contre toute forme d'organisation sociale impliquant la propriété collective des moyens de production* » le système général du capitalisme suscite au contraire la promotion « spontanée » de *la forme collective la plus avantageuse pour ceux qui sont en situation d'en tirer profit* : les sociétés par action et leurs actionnaires. C'est un des points fondamentaux de la *séparation de classe* - séparation du travailleur d'avec ce qu'il produit (ou exploite), condition première de « *l'exploitation de l'homme par l'homme* » - et de *l'aliénation* qui en découle ... selon Marx.

Troisièmement la « lutte idéologique » que tu évoques n'est guère une préoccupation des actionnaires, qui sont pourtant les agents effectifs de l'accumulation capitaliste. Ils laissent ça aux bons soins de leurs "collabos" de « grades » divers, œuvrant dans le combat acharné auquel se livrent les divers obligés de l'appareil idéologique, dans le cadre d'une très féroce lutte ... des places. Le genre de luttes qui pour être très « idéologiques », n'en sont pas moins extérieures aux « organisations sociales », du moins celles qui peuvent être impliquées dans l'appareil de production et ainsi affecter le régime profitable des rapports sociaux de production – la seule chose qui (pré)occupe réellement le capitaliste.

S'il y a donc « confusion » de la part des « écervelés » petit-bourgeois « rebelles » bien ignorants de la réalité sociale et économique qui pourtant les produit, c'est principalement pour les raisons que Lénine a parfaitement distinguées et décrites :

« [...] au sujet des mots "absence de plan" (Planlosigkeit), employés dans le projet de programme pour caractériser le capitalisme, Engels écrit : "... *si nous passons des sociétés par actions aux trusts qui se soumettent et monopolisent des branches entières de l'industrie, alors ce n'est pas seulement la fin de la production privée, mais encore la cessation de l'absence de plan*" (Neue Zeit, 20e année, 1901-1902, tome I, p. 8). Nous avons là ce qu'il y a de plus essentiel dans l'appréciation théorique du capitalisme moderne, c'est-à-dire de l'impérialisme, à savoir que le capitalisme se transforme en capitalisme monopoliste. *Ceci est à souligner, car l'erreur la plus répandue est l'affirmation réformiste bourgeoise prétendant que le capitalisme monopoliste ou le capitalisme monopoliste d'État n'est déjà plus du capitalisme, qu'il peut dès lors être qualifié de "socialisme d'État", etc.*

La confusion - « l'erreur la plus répandue » comme dit Lénine - consiste donc (pour nos « écervelés ») non pas seulement à prendre le socialisme pour le communisme, mais à s'imaginer que dès lors que la production est **planifiée**, qui plus est à grande échelle (celle d'une *nation*, voire plusieurs réunies), on passerait du capitalisme au socialisme !

Et -réciproquement si j'ose dire - on a la confusion inverse sur le sens et la nature du « Capitalisme Monopoliste d'Etat » ; confusion que font encore certains de nos amis, assez ignorants de « l'économisme » de Marx pour ne rien comprendre à son ouvrage « Capital » qui se présente pourtant comme « critique de l'économie politique ».

C'est ainsi que Lénine ajoute un peu plus loin cette fine remarque, éminemment politique (et toujours plus actuelle) :

« *Le fait que ce capitalisme est "proche" du socialisme doit constituer, pour des représentants véritables du prolétariat, un argument en faveur de la proximité, de la facilité, de la possibilité, de l'urgence de la révolution socialiste, et non point un argument pour tolérer la négation de cette révolution et les tentatives de farder le capitalisme, à quoi s'emploient tous les réformistes.* »

Communisme, désir et frustration (du « commun »)

C'est pourquoi, pour revenir « dans le dur » de ton chapitre 9, on peut clairement te ranger au nombre de ceux qui font cette « confusion », entre socialisme et communisme, comme quand tu écris :

« Ainsi, parler de « pays communiste », de « régime communiste » ou de « système communiste » en impliquant le postulat de son existence historique réelle n'est rien de plus qu'une ineptie théorique, ignorante du fait constamment vérifiable que le communisme, au sens propre de Marx – c'est-à-dire aboutissant à la sortie de l'aliénation et au libre épanouissement de toutes les potentialités de l'individu dans la société –, n'a été « réalisé » nulle part. Le « communisme réel » n'a jamais existé, car ce que les forces idéologiques du système capitaliste ont nommé ainsi a abouti à des réalisations opposées à ce que Marx et Engels ont pensé fondamentalement sous le concept-horizon du « communisme »^{1.}»

Je t'accorde bien volontiers que c'est là en effet « une ineptie théorique » ... mais pas pour la raison que tu indiques !

De fait, c'est une erreur courante chez les libéraux et plus généralement chez les anti-communistes, libéraux-libertaires (les pires par ce qu'ils refoulent leur anti-communisme sous un « romanesque » comme disait Clouscard) et *tutti quanti*. Cette erreur est *commune* car elle trouve son origine dans une sociologie « moyenne » donc ... la plus répandue et « par essence » la plus ... conformiste. Ces conformistes réfractaires à la reconnaissance de leur nature *conformiste*²³, pourtant consubstantielle à toute « moyenne » de classe sont légion parmi nos nouveaux « consommateurs-ceuilleurs », du moins parmi ceux qui se targuent « d'amour propre ». C'est ce qui explique, entre autres, leur déception de ne pas pouvoir *jouir sans entrave* d'un « commun » que pourtant ils ne contribuent guère à produire.

Cette erreur commune se manifeste donc communément par l'ignorance, volontaire ou non, que tant que *dure* la lutte des classes le « régime communiste » est *inactuel*. Du point de vue de Marx, leur erreur pourrait donc être décrite au sens propre comme un « *anachronisme* » théorique et méthodologique majeur. Si cette impasse méthodologique et théorique est entretenue et acculturée par l'idéologie « dominante » de la classe moyenne c'est précisément par ce qu'elle est le moyen d'é luder sa « contradiction centrale », que déjà Marx pointait avec sa perspicacité ironique coutumière :

« Le petit-bourgeois [...] se compose de “ d'un côté ” et de “ de l'autre côté ”. Même tiraillement opposé dans ses intérêts matériels et par conséquent ses vues religieuses, scientifiques et artistiques, sa morale, enfin son être tout entier. Il est la contradiction faite homme. »²⁴

Pour en revenir au *communisme de Marx*, si on essaie de le considérer *en tant qu'« État »*, il faudrait le rapporter à celui de la formation sociale qui pourrait ainsi être qualifiée (de communiste), donc du point de vue « totalisant » : la *totalisation* concrète du régime politique induit par le mode production ainsi déterminé. Ou si tu préfères : induit par le mode d'existence et de développement réel, c'est à dire *effectif et momentané*, d'une organisation sociale, elle-même « en devenir » (« en procès » comme disaient jadis nos marxistes académiques, évoquant des « tensions » pour assumer les « tiraillements opposés » moqués par Marx).

23 Voir le film de Bertolucci, esthétisant le roman éponyme de Moravia.

24 Marx - Lettre à J.-B. Schweitzer : Londres, le 24 janvier 1865.

Du point de vue des « militants » du « commun »²⁵ cette totalité et le processus dont elle résulte sont « ressentis » comme une « idée » (téléo-logique). Et cette idée est « identifiée » comme « désirable », du moins telle que se la re-présentent ces anti-totalitaires moutonnants - de fait anticommunistes revendiqués ou refoulés : la droite comme la gauche et le centre de l'idéologie française actuelle, d'un extrême à l'autre.

Elle est par là « vécue » comme objet/sujet de désir, telle une « béance spécifique » (comme dirait Lacan²⁶) et donc interprétée, selon *tes* propres termes, comme « *concept-horizon* » - ce qui soit dit en passant est une expression assez typique de la mystification hégélienne, celle qui conduit à « marcher sur la tête » selon Marx.

De là, elle devient source d'une *frustration* – forme la plus commune de la *conscience malheureuse* du petit bourgeois confronté à « l'horizon », eschatologique mais incertain, de son « *désir océanique* »²⁷.

Mais nous savons - nous matérialistes et rationalistes aguerris (grâce aux éclaircissements apportés par Marx, Freud et quelques autres) - que cette frustration résulte au premier chef de la confusion inhérente à une forme de névrose (généralement bénigne). Une névrose symptomatique de l'idéologie dominante, celle sur laquelle nous alertait le même Lacan : *la confusion « désirante » entre l'imaginaire et le symbolique*, le sujet et l'objet, l'idée et la forme, la pensée et l'étendue, etc. C'est celle que tu exprimes « à bas bruit » dans ce malencontreux ... chapitre 9.

À vrai dire, c'est toute l'histoire « symbolique » de ta génération et aussi un peu la mienne : celle des « soixante-huitards » qui depuis ont « fait souche »²⁸, ceux qui furent témoins (voire acteurs) de ce qui fut, symboliquement, une sorte de vaste *coïtus interruptus* collectif. D'un point de vue théorique et « symbolique » on pourrait d'ailleurs dire que cette béance/frustration spécifique marque (dans leur imaginaire) la place « vide » de « l'État ». Ou pour le dire dans la novlangue actuelle : l'« articulation » (résiliente naturellement) par laquelle ils tentent de « subjectiver » le triste *État* dans lequel il se « découvrent »... à eux-mêmes. Le genre de « triste état » qu'évoque Engels avec l'exemple des « Prussiens d'alors », sous les traits desquels on pourra facilement reconnaître nos « antitotalitaires » français d'aujourd'hui :

« [...] ce qui est nécessaire s'avère en dernière instance également rationnel, et, appliquée à l'État prussien d'alors, la thèse de Hegel²⁹ ne signifie pas autre chose que : cet État est rationnel, conforme à la raison dans la mesure où il est nécessaire ; s'il nous paraît cependant mauvais, mais continue néanmoins d'exister bien qu'il soit mauvais, c'est que la mauvaise qualité du gouvernement trouve sa justification et son explication dans la mauvaise qualité correspondante des sujets. Les Prussiens d'alors avaient le gouvernement qu'ils méritaient. »

F.Engels : « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*
I: *De Hegel à Feuerbach* » - 1888

25 Commun : vocable qui fait désormais con-sensus chez nos nouveaux Bouvard et Pécuchet, car plus « communautaire » que communiste qui est jugé trop « totalitaire » - de même ils parlent souvent de « verticalité » par opposition à l'« horizontalité » censément plus démocratique, pour dénoncer la « dictature » totalitaire.

26 C'est à dire en réalité une *frustration*.

27 Cf. Romain Rolland matriciel de Bertrand Russel, Bourdieu, Deleuze, etc. :

« Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse qui est (...) le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais **simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique**). » Romain Rolland - lettre du 5 décembre 1927 adressée à Freud, en réponse à l'envoi par ce dernier de son livre « L'avenir d'une illusion » (où Freud traite des religions).

28 Les « boomers » comme on dit aujourd'hui.

29 « Le réel est rationnel »

Je vais encore revenir sur la conception « marxiste » de l'État, telle qu'elle fut la première des préoccupations théoriques de Marx - cf. « *Le premier travail que j'entrepris pour résoudre les doutes qui m'assaillaient, etc.* »³⁰ - mais voyons d'abord, en suivant le fil de ton chapitre, son rapport logique avec la notion de **socialisme** « réel », et comme on disait encore dans notre jeunesse : « *réellement existant* ».

Le socialisme réellement existant ?

Si on part de l'idée que *l'actualité* permanente du communisme c'est précisément qu'il est *inactuel* ou, comme tu le suggères, que le communisme n'a encore jamais « existé »³¹, ce qui a pu cependant exister « réellement » - et qui d'ailleurs a effectivement existé, nous allons y revenir – ce sont des périodes et des lieux de socialisation « intégrale »³².

Socialisation non pas simplement de la *production* nous dit Marx, mais surtout ... du *travail*. Des périodes et des lieux qu'on peut alors qualifier de « *socialistes* » bien que la lutte des classes y soit (comme partout) toujours « en cours ». Socialisation étant évidemment à prendre ici au sens marxiste de « collectivisation » de la production, et caractérisant la phase historique nécessaire à cette transformation « révolutionnaire », que Marx décrit explicitement comme celle de « *dictature du prolétariat* ».

Une **dictature**, éminemment « totalitaire » donc (au sens coopté par tous nos *anti-totalitaires*), que Marx présente comme une nécessité associée à la longue période de transformation du corps social, requise pour assurer le renversement de la dictature opposée : celle de la bourgeoisie. C'est d'ailleurs très précisément ce à quoi renvoie l'extrait du Manifeste que dans le même passage tu cites, bien à propos :

« 1. Il suffit de rappeler ici les formules en principe connues du Manifeste du parti communiste (1847) : « Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe, s'il s'érige par une révolution en classe dominante et, comme classe dominante, détruit par la violence l'ancien régime de production, il détruit, en même temps que ce régime de production, les conditions de l'antagonisme des classes, il détruit les classes en général et, par là même, sa propre domination comme classe. À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. »

Bien ... ça c'est parfaitement clair en effet, dans la mesure où c'est du « pur » Marx, dans le Manifeste.

30 « Le premier travail que j'entrepris pour résoudre les doutes qui m'assaillaient fut **une révision critique de la Philosophie du droit, de Hegel**, travail dont l'introduction parut dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher*, publiés à Paris, en 1844. Mes recherches aboutirent à ce résultat que les rapports juridiques - ainsi que **les formes de l'État - ne peuvent être compris ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils prennent au contraire leurs racines dans les conditions d'existence matérielles dont Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIII^e siècle, comprend l'ensemble sous le nom de « société civile », et que l'anatomie de la société civile doit être cherchée à son tour dans l'économie politique.** »

31 Laissons donc de côté la question « existentialiste » de savoir si « l'existence précède l'essence » ... ou l'inverse.

32 « Le capitalisme arrivé à son stade impérialiste conduit aux portes de la **socialisation intégrale** de la production ; il entraîne en quelque sorte les capitalistes, en dépit de leur volonté et sans qu'ils en aient conscience, vers **un nouvel ordre social, intermédiaire entre l'entière liberté de la concurrence et la socialisation intégrale. La production devient sociale, mais l'appropriation reste privée.** Les moyens de production sociaux restent la propriété privée d'un petit nombre d'individus. Le cadre général de la libre concurrence nominalement reconnue subsiste, et le joug exercé par une poignée de monopolistes sur le reste de la population devient cent fois plus lourd, plus tangible, plus intolérable. » - Lénine : « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme » (1916)

En revanche ce que tu nous dis ensuite de « l'abolition de l'État », ça n'est plus du tout du Marx, pas davantage du Engels et moins encore du Lénine ...

« Dans la société communiste, l'abolition de l'État est la conséquence naturelle de celle des classes et de leur antagonisme, puisque l'État n'existe dans toute société que pour la protection des intérêts d'une classe dominante. La révolution prolétarienne, dont la première étape doit être consacrée à cette abolition, ne peut valoir à terme que pour la société tout entière, et ne peut donc vouloir que la fin de *toute domination* (la « dictature du prolétariat » n'étant que le pouvoir de classe temporaire indispensable à l'abolition de l'appareil d'État de *l'ancienne classe dominante*). »

Car alors, si cette « ancienne classe dominante » est renversée par une « nouvelle classe » à son tour nécessairement dominante (de la précédente) ça n'est pas selon Marx que « la société toute entière *veut* (?) la fin de *toute domination* ».

Car Marx ne nous parle pas de « toute *domination* »³³ comme le suggère ton interprétation. Et pour cause : il n'utilise jamais ce genre de terme de manière idéaliste, abstraite et générique (voire névrotique) ; en bon dialecticien matérialiste il les *dé-terme* toujours, pour ainsi les *dé-finir* (ce qu'il appelle sa méthode/procédé *d'exposition*, voir plus loin), avant d'en développer analytiquement les contradictions (selon sa méthode/procédé *d'investigation*). En fait, là tu nous renvoie implicitement au commentaire de Lénine sur ce passage d'Engels (dans l'Anti-Dühring), que le camarade Vladimir Illich introduit ainsi :

« Les formules d'Engels *sur l'"extinction de l'État"* jouissent d'une si large notoriété, elles sont si fréquemment citées, elle mettent si bien en relief ce qui fait le fond même de *la falsification habituelle du marxisme accommodé à la sauce opportuniste*³⁴ qu'il est nécessaire de s'y arrêter plus longuement. »

Je vais reprendre intégralement la citation de Engels sollicitée par Lénine car elle légitime ma « sévère » critique ultérieure des tes allusions (dans la suite de ton texte) à la « non-application » - supposément par Staline – de *tes* « principes du marxisme ». Argument que tu fondes sur une interprétation (dénoncée par Engels et par Lénine comme « anarchiste ») de ce que tu imagines et te représentes comme « dépérissement de l'État ». Lénine donc, cite ainsi Engels, dans « *L'État et la Révolution* » :

« *Le prolétariat s'empare du pouvoir d'État et transforme les moyens de production d'abord en propriété d'État*. Mais par là, il se supprime lui-même en tant que prolétariat, il supprime toutes les différences de classes et oppositions de classes et également en tant qu'État. La société antérieure, évoluant dans des oppositions de classes, avait besoin de l'État, c'est-à-dire, dans chaque cas, d'une *organisation de la classe exploiteuse pour maintenir ses conditions de production extérieures*, donc surtout pour maintenir par la force la classe exploitée dans *les conditions d'oppression données par le mode de production existant* (esclavage, servage, salariat). *L'État était le représentant officiel de toute la société*³⁵, sa synthèse en un corps visible, mais cela, il ne l'était que dans la mesure où il était *l'État de la classe qui, pour son temps, représentait elle-même toute la société*³⁶ : dans l'antiquité, État des citoyens propriétaires d'esclaves; au moyen âge, de la noblesse féodale; à notre époque, de la bourgeoisie. Quand il finit par devenir effectivement le représentant de toute la société, il se rend lui-même superflu.

33 Pour le coup, ça c'est plutôt du Lévinas ... donc de l'herméneutique, parfaitement étrangère au matérialisme et à Marx.

34 NdE : On ne saurait mieux définir la nébuleuse trotskiste !

35 NdE : Autrement dit de sa *totalité*.

36 NdE : Idem précéd.

Dès qu'il n'y a plus de *classe sociale* à tenir dans *l'oppression*; dès que, avec la *domination de classe* et la lutte pour *l'existence individuelle* motivée par l'anarchie antérieure de la production, sont éliminés également les collisions et les excès qui en résultent, il n'y a plus rien à réprimer qui rende nécessaire un pouvoir de répression, un État.

Le premier acte dans lequel l'État apparaît réellement comme représentant de toute la société, - *la prise de possession des moyens de production au nom de la société*, - est en même temps son dernier acte propre en tant qu'État. L'intervention d'un pouvoir d'État dans des rapports sociaux devient superflue dans un domaine après l'autre, et entre alors naturellement en sommeil. *Le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses et à la direction des opérations de production.*

L'État n'est pas "aboli", il s'éteint.

Voilà qui permet de juger la phrase creuse sur l'"État populaire libre"³⁷, tant du point de vue de sa justification temporaire comme moyen d'agitation que du point de vue de son insuffisance définitive comme idée scientifique; de juger également *la revendication de ceux qu'on appelle les anarchistes, d'après laquelle l'État doit être aboli du jour au lendemain.*

(Anti-Dühring, Monsieur E. Dühring bouleverse la science, pp. 301-303 de la 3e édit. Allemande). »

Le camarade Lénine, toujours dans « L'État et la Révolution », c'est à dire au moment où lui incombe la rude tâche de *réaliser* le premier *État socialiste*, ajoute ceci après avoir cité le passage qui précède :

« On peut dire, sans crainte de se tromper, que ce raisonnement d'Engels, si remarquable par sa richesse de pensée, n'a laissé, dans les partis socialistes d'aujourd'hui, d'autre trace de pensée socialiste que la notion d'après laquelle l'État "s'éteint", selon Marx, *contrairement* à la *doctrine anarchiste de l'"abolition" de l'Etat.*

Tronquer ainsi le marxisme, c'est le réduire à *l'opportunisme*; car, après une telle "interprétation", il ne reste que la vague idée d'un changement lent, égal, graduel, sans bonds ni tempêtes, sans révolution.

L'"extinction" de l'État, dans la conception courante, généralement répandue dans les masses, c'est sans aucun doute la mise en veilleuse, sinon la négation, de la révolution. »

Tu noteras d'abord dans ce qui précède – et qui aboutit à la dénonciation par Lénine de la (ta) « *doctrine anarchiste de l'abolition de l'État* » -tu noteras que la seule « domination » qui ait un sens c'est très logiquement (pour un marxiste) la domination *de classe*, telle qu'elle s'exerce *dans le rapport de production*. Inversement la « domination » générique, indéterminée, « sociétale » dirons nous aujourd'hui, c'est du Bourdieu, donc du Weber ... pas (du tout) du Marx. C'est même le contraire de Marx qui quant à lui s'attaque à *l'exploitation* inhérente à la séparation (aliénante) de classe et à *l'oppression* (de classe) qui la perpétue... dans la *production* de nos conditions d'existence.

Tu noteras également qu'il est toujours question de *socialisme*, de *révolution* (celle dont Lénine est train de conduire une phase très « active » avec les bolchéviks) mais nulle part de *communisme*. Pourtant on ne peut pas douter que Lénine ait connu le « distinguo » !

37 NdE : Précurseur de la « VIème République » écolo mélanchoniste actuellement remise au goût du jour.

Du reste, le parti proprement « communiste » ne va prendre forme qu'en 1922, peu avant la mort de Lénine, et son programme politique de « construction du premier État socialiste » s'appuiera un principe « étatique » fondamental, fondamentalement révolutionnaire et fondamentalement marxiste : « *tout le pouvoir au soviets* » qui sera *effectivement réalisé*, avec le succès que l'on sait (jusqu'à sa mort en 1953) par ... Staline : *l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques*.

Qu'est-ce donc alors dont on parle, lorsqu'on évoque le « communisme » réellement existant ?

« Le communisme, c'est les Soviets plus l'électricité. »³⁸

Bien sur, pour comprendre ça il faut déjà admettre que cette U.R.S.S. a existé. Quoi qu'on puisse en dire et quelque critique ou jugement négatif qu'on puisse lui coller, il est difficile de prétendre qu'elle n'a « jamais existé » ou qu'elle n'était pas « réelle ». De même il est indubitable qu'elle ne s'est jamais proclamée comme « Communiste » mais « *Soviétique* » (comme son nom l'indique!) et assurément ... elle le fut. Toutes celles et tous ceux qui ont effectivement vécu et travaillé en Union Soviétique pourront te le confirmer, jusques et y compris pendant la « période de stagnation » brejnevienne.

Il est parfaitement inconséquent de prétendre ignorer que cette Union Soviétique a accompli en ses 30 premières années (essentiellement « staliniennes ») d'abord un progrès social et économique, jusque là sans équivalent dans le monde (plus grosse croissance mondiale d'avant guerre), puis réussit à tordre le coup au pire appareil de destruction massive qu'ait connu l'humanité (et essentiellement destiné à la détruire), puis reconstruit à nouveau tout ça, après que nos défenseurs de l'Europe civilisée (déjà rassemblés pour combattre le totalitarisme judéo-bolchevique) l'aient « déconstruit » à coup de bombes et de massacres, et enfin dompté et contenu l'impérialisme le plus puissant et le plus belliqueux de l'histoire humaine depuis l'Allemagne nazie : l'empire totalitaire de « l'hémisphère occidental », qui l'avait pourtant prise comme cible à détruire prioritairement.

Oui, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques a bel et bien existé, a vaillamment résisté (et non « résilié » !) à l'impérialisme (comme stade suprême du capitalisme) et a ainsi permis à ses citoyens soviétiques d'accomplir ce que nul autre n'avait pu ou su réaliser avant eux, en matière de socialisation du travail et d'émancipation des travailleurs, dans le cadre d'une « douloureuse » *dictature totalitaire*, celle du prolétariat.

On peut évidemment critiquer la « nature du régime » comme disent nos idéologues du chaos impérialistes, pour qui tout se résout « démocratiquement » par des « *Regime Change* », mais tous ceux qui ont vécu cette période ou en sont bien informés, à commencer par les russes eux-mêmes, pourront te le confirmer si jamais tu en doutais : *le socialisme réel, a réellement existé et s'est appliqué en Union Soviétique*.

Et si « Lénine l'a rêvé » ... nul doute que c'est « Staline qui l'a fait » ; de même que Staline se revendiquait indiscutablement, que ça te plaise ou non, farouchement marxiste et communiste.

Et pour **ce FAIRE** qu'a donc **fait** Staline en son *état stalinien*, sinon **appliquer** du mieux qu'il pu, à partir de l'héritage de Lénine (qui va de la révolution d'octobre à la NEP), **les « principes marxistes »** tels que les a exposé Marx dans le Manifeste ?

Pour bien s'en convaincre il suffit de les citer *in extenso*, avec leurs « **mesures d'application** » ... *réellement applicables* :

38 Lénine.

« Mais, quelle qu'ait été la forme revêtue par ces antagonismes, *l'exploitation d'une partie de la société par l'autre* est un fait commun à tous les siècles passés. Donc, rien d'étonnant si la conscience sociale de tous les siècles, en dépit de toute sa variété et de sa diversité, se meut dans certaines formes communes, formes de conscience³⁹ qui ne se dissoudront complètement qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes. La révolution communiste est la rupture la plus radicale avec le régime traditionnel de propriété; rien d'étonnant si, dans le cours de son développement, elle rompt de la façon la plus radicale avec les idées traditionnelles.

Mais laissons là les objections faites par la bourgeoisie au communisme.

Nous avons déjà vu plus haut que *la première étape dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie*. Le prolétariat se servira de sa *suprématie politique* pour *arracher petit à petit tout le capital à la bourgeoisie*, pour *centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante*, et pour *augmenter au plus vite la quantité des forces productives*.⁴⁰ Cela ne pourra naturellement se faire, au début, que par une *violation despotique* du droit de propriété et du régime bourgeois de production, c'est-à-dire par *des mesures qui, économiquement, paraissent insuffisantes et insoutenables, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de bouleverser le mode de production tout entier*.

Ces mesures, bien entendu, seront fort différentes dans les différents pays. Cependant, pour les pays les plus avancés, *les mesures suivantes pourront assez généralement être mises en application :*

- Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière *aux dépenses de l'État*.
- Impôt fortement progressif.
- Abolition de l'héritage.
- Confiscation des biens *de tous les émigrés et rebelles*.
- **Centralisation** du crédit *entre les mains de l'État,*
- *au moyen d'une banque nationale, dont le capital appartiendra à l'État et qui jouira d'un monopole exclusif.*
- **Centralisation** *entre les mains de l'État* de tous les moyens de transport.
- **Multiplication des manufactures nationales et des instruments de production; défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées, d'après un plan d'ensemble.**
- **Travail obligatoire pour tous; organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture.**
- **Combinaison du travail agricole et du travail industriel;** mesures tendant à faire graduellement *disparaître la distinction entre la ville et la campagne.*
- Éducation publique et gratuite de tous les enfants. Abolition du travail des enfants dans les fabriques tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. **Combinaison de l'éducation avec la production matérielle,** etc. »

Marx et Engels : Manifeste du Parti Communiste

39 Voir le passage précité de « l'avant-propos » par Marx à sa critique de l'Économie Politique de 1859. : « Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, **les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience** de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. »

40 NdE : Bonjour la « décroissance » !

Difficile de trouver là-dedans la moindre incitation **d'application** de **ton** « *dépérissement de l'État* » ... En revanche on y retrouve la plupart des mesures d'application concrète, mises en œuvres par Staline et ses collègues et qui donnèrent l'Union Soviétique.

Certes, cette union soviétique n'a pu parvenir au point où :

« Les antagonismes des classes une fois disparus dans le cours du développement, toute la production étant concentrée dans les mains des individus associés, alors **le pouvoir public perd son caractère politique**. *Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre*. Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe, **s'il s'érige par une révolution en classe dominante et, comme classe dominante, détruit par la violence l'ancien régime de production**, il détruit, en même temps que ce régime de production, les conditions de l'antagonisme des classes, il détruit les classes en général et, par là même, sa propre domination comme classe. »

mais ça n'est pas faute d'avoir essayé ...

Communisme contre stalinisme ?

« Dans sa version la plus stricte et en même temps la plus complète, le communisme se définit comme le mouvement du prolétariat conscient de sa situation matérielle, morale et historique, visant à abolir le système économique et politique du capitalisme, fondé sur l'extraction de la plus-value, au moyen du surtravail non rémunéré des producteurs, par la classe dominante de la société, détentrice du capital et des moyens de production. Ce mouvement tend vers l'établissement d'une société sans classes, et du même coup débarrassée du joug de l'État, dont la fonction n'est justifiée que par la protection qu'il assure aux intérêts de la classe possédante. »

Je ne sais pas trop d'où tu tires cette version « la plus stricte et la plus complète » du communisme mais si tu as bien lu la définition claire et distincte qu'ils en ont donné :

« Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. »

Marx & Engels, *L'Idéologie allemande*.

et les commentaires de Marx, d'Engels et Lénine que je t'ai précédemment rappelés sur ce sujet, tu comprendras bien pourquoi on peut au contraire de ce que tu affirmes (de manière bien imprudemment péremptoire) affirmer que l'URSS de Staline s'est bel et bien organisée sur des bases et des principes marxistes, y compris quant à la forme de l'État, celles qu'évoquent Marx, Engels et Lénine.

Difficile surtout d'ignorer ou nier que l'U.R.S.S. fut bel bien l'œuvre de Staline, et la première dans son genre (quand bien même ce ne serait pas la plus « achevée ») des *applications* des principes du marxisme, le plus « orthodoxe qui soit et selon les principes et mesures d'application préconisés par Marx lui-même.

Mais, comme il est dit dans le Manifeste : « *laissons là les objections faites par la bourgeoisie au communisme* », pour nous en prendre à celles faites au *stalinisme*, car elles sont tirées du même tonneau idéologique.

Commençons donc par observer que les « soviets », tels que formulés par Lénine puis appliqués par Staline, sont clairement la forme générique « russe » de coopération organisée « d'individus associés » dans une production commune de « valeurs d'usage », telle que préconisée par Marx. Et tirons-en les conséquences ...

De quoi ton « constat » est-il le nom ?

Bref, on peut très légitimement émettre toutes sortes de critiques à l'encontre de Staline et de son « exercice dictatorial du pouvoir », de sa conception de « l'application » du marxisme, et dénoncer les dérives bureaucratiques, la persistance voir la réémergence de classes en URSS (et leur répression par l'État « dictatorial »), y compris au sein de l'appareil d'État lui-même, etc, mais il n'est pas très sérieux, surtout pour quelqu'un comme toi et dans un livre par ailleurs aussi remarquable et « consistant » de nous sortir :

« La confrontation entre Marx et Staline conduit à un pur constat d'incompatibilité. »

Même au motif d'une très intense « subjectivation », il n'est pas plus rationnel que raisonnable d'affirmer un truc pareil - je dis ça parce que je sais que (très étrangement de la part d'un matérialiste, rationaliste et marxiste proclamé) tu as de la « bienveillance » à l'égard de (ce sophiste « néo-libéral », anti-communiste et antirationaliste revendiqué de) Foucault. Surtout si c'est pour en tirer un argument « comparatiste », aussi foireux que celui que tu en infères :

« Dans l'hitlérisme au contraire, tel qu'il a été appliqué à l'Allemagne pendant la période du nazisme, Hitler, pour qui l'organisation doit être le coeur de la « réalisation pratique de l'idée », est en parfaite conformité avec lui-même. » ⁴¹

Si on part de la conception (qui n'est pas du tout la notre mais semble être la tienne comme c'est celle que revendique Alain Badiou) que le communisme est une « idée » (voire une « idée de désir » selon certains), il n'y a pas même à « pousser » ton raisonnement pour conclure qu'Hitler aurait été bien plus « compatible » avec Marx que Staline n'a su l'être !

Mais, et c'est ma « bonne nouvelle » : si on s'en tient à *l'idée* non pas de « **totalitarisme** » qui ne **signifie rien** (qu'un « conte de bruit et de fureur raconté par un idiot » à des moutons de Panurge complaisants) mais à *l'idée réalisée*, concrétisée par ce qui fut réellement existant, notamment dans l'Allemagne hitlérienne, l'Italie mussolinienne et *tutti quanti* ... ce qu'on peut alors clairement affirmer c'est que : nos libéraux libertaires, de Foucault à Onfray, etc, furent et sont toujours parfaitement **compatibles avec ça** ...

41 Redéfinir le « totalitarisme » P.119 -120

Annexe 1

Histoire du langage cinématographique :
La notion de Totalité

Dossier pédagogique

Voir :

<https://www.librairie-tropiques.fr/2022/11/la-totalite.html>

Nous avons développé lors d'une brève conversation "propagandiste", sur la base de notre petit montage « résumant » la prisonnière du désert, le point selon nous important, qui fait référence aux commentaires de Xavier Kieft dans la vidéo de sa communication sur « l'image mouvement » de Deleuze : Xavier Kieft - Le discours indirect libre de Descartes en Deleuze : visage-gros plan, admiration et désir

Point « nodal » : La totalité résulte d'une totalisation (donc un processus, une action dans une durée , ayant pour objet une production dont résulte une ... totalité). Voir et écouter à partir de la 17ème minute la conférence de Kieft , notamment lorsqu'il explique le plan comme « un tout » et non « un ensemble » selon Deleuze - qui comme tant d'autres de ses pairs avait une conception du « tout » sans totalisation, tandis que Sartre, aux antipodes de Deleuze, voyait bien le « processus » de totalisation mais pas la totalité qui pouvait en résulter (cf. le « groupe en fusion »).

Tandis qu'un ensemble est une représentation abstraite (censément logique) désignant a posteriori une collection d'objets discrets. Chez Deleuze, dans sa conception de « l'image en mouvement », on s'aperçoit que son « tout » est en réalité un ensemble, assez hétéroclite et confus, un « fourre-tout sensitif » fait de l'accumulation chaotique des différentes sollicitations sensorielles dont il se « sent » comme l'objet quand il est face à elle... en tant que sujet (ce qu'il voit, entend, imagine). On voit bien que pour Deleuze le « plan » s'unifie comme un « tout » dans la conscience (du spectateur de cinéma) selon « l'intention » que ce dernier lui prête – associée par Deleuze à « l'admiration » définie par Descartes dans son « Traité des Passions ». On est dans la posture idéaliste/positiviste typique : la confusion analytique déterminant le sujet dans l'objet (et réciproquement).

Inversement, « L'œuvre » comme totalité (et sa totalisation comme processus dialectique de production), au sens hegeliano-marxiste, est une notion décisive de toute approche de critique esthétique non pas « marxiste » mais simplement matérialiste et dialectique ...

C'est un des points fondamentaux sur lesquels Marx « corrige » Hegel : celui de « l'universel concret ». On ne trouvera nulle trace d'un « homme total » (relevant typiquement de la mystique idéaliste hégélienne) chez Marx, sinon comme descriptif (dans les manuscrits de « jeunesse ») de la seule ontologie qui vaille pour Marx. L'ontologie, la science ou connaissance de l'Être comme celle de « l'être social » ... qui n'a pour Marx de « valeur universelle » que pour « l'homme » en tant que totalité, c'est à dire comme résultat concret de la totalisation de l'activité humaine. De là sa conception de la Philosophie « au service de l'Histoire » : l'histoire du « développement des forces productives » nécessaires à l'existence même de l'Homme, telle que son histoire nous permet d'en comprendre la logique, c'est à dire les « Lois », au sens de la mécanique : les lois du mouvement qui anime cette histoire et fait qu'il y en a une.

Quiconque a une idée bien informée de ce qu'est le marxisme comprend que ça n'a aucun sens de parler « d'esthétique » de la critique de l'économie politique ou de la valeur, etc. et que « l'anatomie de nos formation sociale », comme la compréhension logique de leur développement historique ne relève nullement d'une esthétique, « transcendante » ou autre - sinon ... chez Kant et les kantiens, néo-kantien post-kantien ou assimilés (où c'est la forme « avancée » de leur idéalisme positiviste), pas chez Marx !

Inversement, une approche (marxiste) matérialiste et dialectique relève de la conception dualiste de la phénoménologie cartésienne (dualisme sujet/objet, pensée/étendue) et du principe de logique dialectique fondamental « en la matière » (et repris de Hegel par Marx) : concevoir tout phénomène comme processus, animé par des contradictions.

Partant de ce principe phénoménologique, le jugement de « valeur » sur l'œuvre portera donc

- sur « l'effectivité » et la qualité « fonctionnelle » (y compris symbolique) de l'objet résultant de cette totalisation

- visant à exprimer (c.a.d. représenter symboliquement en vue de le partager) un imaginaire « dramatologique » (le tragique), en le communiquant de manière intelligible donc partageable « par tous » - et non pas évalué ou « déconstruit » selon « l'effet que ça me fait ».

C'est à dire : considérant l'œuvre comme production totalisée d'une représentation « objective » ; et non pas comme « proposition » (comme disent les critiques « d'art contemporain »), simplement soumise à l'arbitre « émancipé » de la subjectivité « libre » qui l'a sollicitée (ou, comme disent les juges « sans intention de la donner »).

L'objet filmique, selon l'approche « positiviste » de la critique esthétique n'est pas pris comme une totalité objective, déterminée par un « procès de production », mais comme un « ensemble » à « déconstruire » selon une logique « intentionnelle », posée a priori et comme induite par ses effets ressentis. (cf. mon texte pour propagande sur le positivisme², mais aussi mes commentaires sur McLuhan dans LVLC).

Le spectateur est le sujet du phénomène associant la projection/reproduction/circulation de l'objet filmique autrement dit sa consommation, mais pas celui de sa production. Le sujet du phénomène productif/créatif cinématographique n'est pas le « spectateur » mais collectivement tous ceux et toutes celles qui ont participé à sa production (qui en est l'objet).

Inversement l'approche positiviste de McLuhan (ou de Debord qui s'en inspire fortement) considère le phénomène du « spectacle » - chez McLuhan : ce sont les « médias » sous l'angle de « l'inventaire de leurs effets »).

Alors en effet le spectateur (métonymie de l'individu « social » passif : le consommateur) est sujet de la représentation/consommation dont le film est l'objet, consommé dans le moment de la réalisation de sa valeur ... d'usage.

C'est seulement dans ce « cadre de cinéma », si j'ose dire, qu'une telle critique « cognitive » est féconde, car, en réalité elle y nie ses propres pré-supposés positivistes : le sujet est bien distingué du « medium » dans l'analyse critique du « message » dont les « effets » (homologues des affects) sont véhiculés au fil du processus de « communication » (et non d'information).

Dans ce positivisme « baroque » (je veux dire : où l'extériorité est intériorisée, comme dans une œuvre baroque) les effets ont pris la place des faits, et le sujet « éprouvant » ces effets est donc nécessairement distingué de l'objet « en soi » qui les produit « pour soi ». L'objet se produit lui-même comme sujet, en somme « auto-suggéré », selon le principe d'induction, cher aux positivistes « logiques ».

D'un point de vue de l'esthétique formelle et de l'économie du récit (restitué/représenté selon la grammaire cinématographique commune) la séquence d'ouverture de « The Searchers » est explicitement marquée par des éléments stylistiques et rhétoriques décisivement « signifiants ».

En forçant le contraste, du noir total (« intérieur jour » dans le jargon du découpage) on ouvre sur la lumière (« extérieur jour ») , dans un mouvement continué (travelling avant) qui découvre le décor et les principaux personnages, en une seule action : un cavalier sort du paysage comme décor monumental ; et on vient à sa rencontre, pratiquement pas de dialogue, sinon le nom du personnage principal : « Ethan ? », qui vient dans le plan suivants, sous intonation interrogative.

Si on a vu le film dans sa continuité (2 heures), le plan séquence final apparaît clairement comme une totalisation du tragique « signifié » du « film entier », et les diverses actions incluses (successives ou simultanées mais dans le même « plan ») en font un plan séquence :

tous les principaux personnages sont là, certains ont disparu de manière contingente mais d'autres, découverts au fil de l'intrigue, les ont remplacés de manière homologue (d'un point de vue structural ils ont « pris leur place » : i.e les parents « biologiques » ont été remplacés par des « parents » symboliques),

suitant Ethan, des cavaliers arrivent d'un paysage analogue mais « distinct » de celui du plan inaugural, sous le même angle (ou « point de vue »),

quelques uns repartent (« hors champ »³ diront nos critiques ignorants) , deux restent,

une jeune femme court accueillir le plus jeune qu'elle étreint,

Ethan descend de cheval avec une jeune indienne dans ses bras,

on se précipite vers eux, pour accueillir la jeune indienne,

on accompagne la jeune femme/indienne, avec émotion, à l'intérieur du

local

ils sortent du champ (du plan) en entrant par une porte selon un angle, une focale, une échelle de plan et une lumière identiques à ceux du plan d'ouverture du film,

mais parcourus de face et en sens inverse, ils disparaissent (s'effacent) dans la pièce « obscure »,

enfin Ethan se retourne et s'avance dans le paysage sur lequel se referme symboliquement la porte (clôture/conclusion/FIN « polysémique ») ...

pas un mot n'est audible de toute la séquence/plan qui totalise toutes ces « actions ».

mais ainsi ...Tout est dit (c'est à dire dénoté⁴, y compris très classiquement par la reprise du « thème » musical)⁵.

De mon point de vue, dans la logique de l'économie « totalisatrice » du récit, de simplicité complexe de son élaboration, dans la concision épurée et la maîtrise « classique » de sa réalisation, c'est un des plans/séquences les plus « effectifs » (c.a.d. « universellement concrets ») de l'histoire du cinéma américain.

Du point de vue analytique et théorique en général, sous le rapport à l'esthétique et/donc au langage cinématographique et son usage (productif), je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit d'instructif ou enrichissant (en théorie ou en pratique) à s'intéresser aux banalités creuses, sempiternellement ressassées par nos « critiques de cinéma » et nos « critiques critiques » philosophes (et ciné-experts de circonstance), telles l'expression des visages, la direction du regard, le « hors-champ », etc. Tout ça relève d'une « dramatologie »⁶ (fondamentalement la théâtralité subjectivée de la représentation passant pour son « esthétisation ») parfaitement distincte de la « lingua franca » cinématographique, de sa pratique, de la grammaire, comme de la sémantique qu'elle requiert, et qui vont permettre de distinguer un style.

De même les considérations « matérialistes » instructives , y compris sur les moyens techniques mis en œuvre, ne sont intéressantes que sous le rapport de cette mise en œuvre, donc du processus collectif de production de cette « totalisation » qu'est une œuvre cinématographique de ce genre par ... ses ouvriers.

Quant aux « effets » sur le spectateur, on en revient à la confusion/projection/induction ... du sujet dans l'objet (et inversement) .

Cette « manière de parler » de cinéma prend un tour particulièrement auto-caricatural chez Deleuze - mais aussi bien dans la quasi totalité des élucubrations des « philosophes » qui se sont lancé dans le commentaire « esthétique » appliqué à l'art populaire et spectaculaire « par excellence » depuis le début du 20^{ème} siècle : le cinéma.

À l'instar de ses pairs, Deleuze ne parle pas de l'oeuvre (d'art cinématographique ou autre) en tant que telle (ouvrage) il ne s'intéresse pas à l'objet. Il ignore le « processus » créatif, imaginaire ou concret de sa production et de sa conception, en tant que « faire » quelque chose, et la logique qui ordonnance les déterminations de cet agir ; il ne fait que commenter son résultat, tel que subjectivement « perçu » : pour soi : « l'effet que ça me fait ».

En quoi il ne fait pas un effort de connaissance, critique ou autre, mais « satisfait une demande ». C'est la fonction sociale élective des sophistes dans son genre (idem Foucault, etc.) : donner du grain à moudre aux proto-artistes de classe moyenne, une « orientation » qui leur « parle » en ceci qu'elle est dans « l'air du temps » dans lequel ils existent et cherchent à prospérer « dans leur être ».

Pour cela nul n'est besoin d'un savoir quelconque, donc d'une transmission et d'un apprentissage pratique de ce savoir et moins encore d'un « savoir faire »⁷

- « l'histoire commence avec moi » sera une des proclamations décisives des maîtres ignorants de la période mitterrandienne, puisqu'ils venaient de « changer la vie » .

Ce qui va permettre aux nouveaux « créateurs » - d'abord d'eux-mêmes, car c'est là leur mission primordiale de « développement personnel » - de « s'orienter dans la pensée » . cette « bildung »⁸ de classe moyenne post-modernisées, ce sera l'apprentissage des codes « symboliques » ; les voies et moyens codifiés de leur auto-promotion sociale, au sein de la classe moyenne. ; les recettes « trendy » pour accommoder le « goût moyen » flattant le plus largement le narcissisme conformiste de la classe auquel ils s'adressent et dont ils aspirent à être les « hérauts ».

C'est en somme la forme de matérialisme bourgeois « idéalisé », appliqué au plan de carrière de tous ces Rastignac de Rubempré, et qui va s'appuyer sur leurs capacités de « développement personnel » (via cooptation, réseautage et copinage, « statut », « horizontalités » diverses, etc.) plutôt que celles d'agent positif du développement effectif des forces productives.

1Cf. les ratiocinations insipides de Rancière dans son « spectateur émancipé » où il n'a pas même l'honnêteté ou la simple dignité de nommer Debord.

2La première partie a été publiée dans le n°3 de propagande.

3Le « hors champ » n'a de portée sémantique « signifiante », dans la syntaxe du cinéma, que s'il reste de facto présent dans le « cadre », soit le « champ du plan » (dénoté par la bande son, ou un jeu de regard ou de mouvement dans le champ audible et visible, etc.). Le hors-champ est donc partie intégrante du plan et du « sens » de la « proposition grammaticale » cinématographique dès lors qu'il en est un des « signifiants ». À ce titre c'est une des « figures » exploitables dans le langage cinématographique, inhérentes à la « grammaire du plan ». NB : les effets sonores relevant de cette figure constituent une des deux évolutions majeures que la syntaxe cinématographique doit à l'avènement du « parlant » (l'autre étant la règle des 180 degrés).

4Et non « connoté » car c'est ici une reprise explicite de tout ce qui a été « déjà vu » et « entendu ».

5Sans « gros plan » de visage ou autre ...

6Néologisme de mon cru, mais qui me semble bien « exprimer » la vraie nature de cette forme de critique.

7La maxime fondatrice et conceptuelle de l'art dit contemporain fut de revendiquer n'avoir aucun « savoir faire » mais plutôt de savoir faire faire ... par d'autres, du moins quand il y a autre chose à produire qu'un « concept ».

8Bildung : en allemand « éducation », « formation » de soi, fait référence à la tradition allemande de l'auto-culture (associée aux notions de création, image, forme), dans laquelle la philosophie et l'éducation sont liées dans un processus de maturation à la fois personnelle et culturelle. Cette maturation est une harmonisation de l'esprit et du cœur de l'individu et une unification de l'individualité et de l'identité au sein de la société au sens large, comme en témoigne la tradition littéraire du "Bildungsroman". Le roman d'apprentissage sur le modèle de "Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister" de Goethe. (voir « L'odéologie allemande » de Louis Dumont)

Annexe 2

Le chapitre 9 :

Redéfinir le « totalitarisme »

extrait de « Du totalitarisme en Amérique »
par Patrick Tort

Le « noyau sémantique commun » à tous les usages du terme de « totalitarisme » peut désormais apparaître à la lumière de ce qui a vraiment constitué l'ensemble globalement homogène des « totalitarismes » historiquement identifiables. Le totalitarisme est l'ensemble des stratégies et des pratiques qui effectuent par l'imprégnation idéologique et/ou par la contrainte l'assujettissement de toute une société à un arbitraire politique unique ne tolérant aucune dissidence. Cette définition s'applique intégralement au fascisme italien et au nazisme allemand, dont la caractéristique commune est qu'ils ont effectivement établi une cohérence entre leur « discours » (leurs principes ou leur corps doctrinal) et leur « pratique » – et cela s'appelle très justement une « mise en œuvre » ou une « application ». Cette dernière notion est essentielle. Un régime totalitaire est un système de gouvernement qui *applique* intégralement et en vertu de sa seule autorité ses principes doctrinaux à une société en excluant et en réprimant toute conception alternative et toute autonomie, même relative, de pensée ou d'action de ses membres. Mussolini a appliqué à la nation italienne les principes du fascisme, tout comme Hitler a appliqué à la nation allemande la doctrine monstrueuse du *Führerprinzip* (défini dans *Mein Kampf* comme inspiré de l'organisation militaire, et réduisant le fonctionnement de la société à la bonne exécution des ordres issus d'une autorité considérée comme infaillible à travers tous les paliers d'une hiérarchie de chefs responsables), sur fond d'aryanisme triomphant.

Peut-on dire la même chose de ce que l'on a nommé le « communisme » ? Si l'on considère que cette notion prend sa source dans le marxisme, qui est le corps doctrinal issu de Marx et permettant de penser la possibilité de l'accès historique à une société sans classes et donc sans lutte, il est évident aujourd'hui qu'il n'a été *appliqué* nulle part. Le stalinisme n'a jamais été l'application des principes du marxisme – qui incluent en particulier la nécessité de la suppression de l'État –, mais a été au contraire la réalisation d'une forme hégémonique de l'État qui a présenté en effet un grand nombre des traits caractéristiques d'un pouvoir « totalitaire ». La lutte idéologique permanente du système capitaliste contre toute forme d'organisation sociale impliquant la propriété collective des moyens de production est ce qui a engendré et maintenu la confusion opiniâtre entre le communisme et le stalinisme dans les cervelles occidentales. Ainsi, parler de « pays communiste », de « régime communiste » ou de « système communiste » en impliquant le postulat de son existence historique réelle n'est rien de plus qu'une ineptie théorique, ignorante du fait constamment vérifiable que le communisme, au sens propre de Marx – c'est-à-dire aboutissant à la sortie de l'aliénation et au libre épanouissement de toutes les potentialités de l'individu dans la société –, n'a été « réalisé » *nulle part*. Le « communisme réel » n'a jamais existé, car ce que les forces idéologiques du système capitaliste ont nommé ainsi a abouti à des réalisations *opposées* à ce que Marx et Engels ont pensé fondamentalement sous le concept-horizon du « communisme »⁴².

42 1. Il suffit de rappeler ici les formules en principe connues du Manifeste du parti communiste (1847) :

« Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe, s'il s'érige par une révolution en classe dominante et, comme classe dominante, détruit par la violence l'ancien régime de production, il détruit, en même temps que ce régime de production, les conditions de l'antagonisme des classes, il détruit les classes en général et, par là même, sa propre domination comme classe.

« À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. »

Dans la société communiste, l'abolition de l'État est la conséquence naturelle de celle des classes et de leur antagonisme, puisque l'État n'existe dans toute société que pour la protection des intérêts d'une classe dominante. La révolution prolétarienne, dont la première étape doit être consacrée à cette abolition, ne peut valoir à terme que pour la société tout entière, et ne peut donc vouloir que la fin de toute domination (la « dictature du prolétariat »

La confrontation entre Marx et Staline conduit à un pur constat d'incompatibilité. Dans l'hitlérisme au contraire, tel qu'il a été appliqué à l'Allemagne pendant la période du nazisme, Hitler, pour qui l'organisation doit être le cœur de la « réalisation pratique de l'idée », est en parfaite conformité avec lui-même.

Le communisme irréel

Il me faut ici retranscrire quelques passages d'un texte écrit et publié en 1990, et dont rien aujourd'hui ne me semble devoir être modifié. Ce texte a une histoire que j'évoquerai rapidement, à la fois pour le situer par rapport aux grands événements du moment, et pour faire entendre ce qu'est un effet de censure répercuté par ceux-là mêmes qui le subissent quotidiennement et en souffrent dans leur conviction intime et dans leur pratique. C'était quelques mois après la chute du mur de Berlin (9 novembre 1989), dont le regretté Georges Labica déclarait, un peu à la manière d'Eric Hobsbawm, qu'elle avait « libéré Marx » – propos que j'avais tendance à nuancer en précisant que cette « libération » mettrait un temps considérable à sortir du cercle des « intellectuels ». À cette époque, Claude Julien, qui vivait les derniers mois de ses dix-sept années à la tête du *Monde diplomatique*, me demanda pour ses colonnes un article de réflexion sur ce que l'autre presse (celle qui était plus ou moins directement aux ordres du pouvoir et de l'idéologie dominante) appelait le « communisme réel » en intégrant dans cette formule commode tout ce qui avait alors tenté, bien ou mal, de résister à la pression du capitalisme en cours de « mondialisation ». Une fois ce texte écrit et communiqué à la rédaction, il me confia dans son bureau que même si toute son équipe partageait sans réserve ses arguments et ses conclusions, le publier eût été pour le journal prendre le risque de perdre une fraction de son lectorat et de fragiliser, voire de compromettre ainsi ses chances de survie. Le texte fut donc publié par la revue de la Ligue communiste révolutionnaire (aujourd'hui npa), *Critique communiste*, qui n'avait pas à redouter une telle sanction de la part de ses lecteurs. J'appris ensuite que Labica ayant proposé une analyse dont le contenu était très proche de mes propres réflexions, elle fut identiquement refusée par la rédaction du *Monde diplomatique*, et pour les mêmes motifs, en dépit de l'évidente sympathie théorique de son personnel. Je donnerai donc ici le texte que j'ai confié alors au mensuel trotskiste – lequel était d'ailleurs une revue d'analyse politique d'assez haut niveau –, avec la pleine conscience que la portée de mes explications s'en trouverait considérablement réduite et ne rencontrerait que l'assentiment de militants déjà engagés dans le soutien à cet ordre de considérations.

La croyance générale et peu discutée en l'existence historique d'un « communisme réel » vient d'être renforcée dans l'opinion publique occidentale par la déclaration tout aussi publique de son décès. Proclamer la « mort du communisme » n'est pas seulement, en Occident, déclarer l'issue, estimée positive, d'une lutte de plus d'un siècle contre les principes, les applications et les représentations politiques d'un collectivisme dont le système libéral avait horreur. C'est aussi, d'un même geste, affirmer l'existence du communisme en montrant sa dépouille, et pouvoir triompher en réassociant une ultime fois le mot et la chose, et en disant : voyez, le communisme, c'était cela.

La formidable inculture théorique d'une immense partie du public auquel est destiné ce message à vocation monstrative permet qu'il soit en quelque sorte reçu

n'étant que le pouvoir de classe temporaire indispensable à l'abolition de l'appareil d'État de l'ancienne classe dominante).

avant même d'avoir été formulé, et sans qu'il coure le risque de se voir aussitôt annulé, comme il aurait déjà dû l'être, par l'explication démonstrative du contraire : le communisme ne peut être mort, puisque nulle part ni jamais il n'a vécu.

Fausse réalité, vraie inexistence

C'est d'un communisme irréel que parlent les médias ainsi qu'un nombre indéterminable de spécialistes patentés de la politique lorsqu'ils emploient les termes de « communisme réel », de « régimes », « systèmes » ou « sociétés communistes », voire – ce qui constitue l'aberration théorique la plus radicale – de « régimes marxistes ». Le concept moderne du communisme prend naissance dans le texte de Marx. Cela, les idéologues de l'Occident capitaliste le savent tellement qu'ils ont toujours pris soin, avec une entière réussite, de ne jamais opérer la distinction, pourtant scientifiquement nécessaire, entre les contenus de ce concept à l'intérieur de la théorisation marxienne, et ce qu'ils ont constamment présenté comme ses « applications ». Le « communisme réel » (qui n'existe pas, mais dont on dit qu'il existe et qu'il est cela) est systématiquement exhibé comme le produit direct du marxisme (qui existe, mais dont on voudrait compromettre l'existence en le rendant solidaire d'un produit qui n'est pas le sien). Cela, bien entendu, repose sur un sophisme simple, courant et toujours efficace, qui consiste à lier la valeur essentielle d'une idée à l'accident de sa mise en œuvre, sans s'être préalablement demandé si l'échec de la mise en œuvre ne tenait pas d'abord au fait qu'elle n'était pas la mise en œuvre de cette idée. Cette erreur, qui est de toute évidence une erreur tactique de l'idéologie intéressée à contaminer durablement le concept à travers la condamnation de dévoiements historiques présentés comme ses conséquences homogènes, est pourtant aussi énorme que celle qui consisterait à induire, du constat d'une pollution adventice localisée sur le cours avancé d'un fleuve, la contamination nécessaire de sa source.

Mais, objectera-t-on, ce ne sont pas seulement les nations occidentales qui ont associé marxisme, communisme et régimes politiques de l'Est. Ce sont aussi et d'abord ces régimes eux-mêmes qui se sont ainsi qualifiés, en revendiquant une doctrine, une inspiration, une rationalité « scientifique », etc.

Fort bien. Mais une référence ne crée pas une légitimité. Le mussolinisme et l'hitlérisme se sont donné, comme on le sait, une référence « socialiste », ce qui est également le cas de l'État d'Israël, et dans ces divers cas le doute, pour le moins, est de rigueur. La volonté qu'eurent par ailleurs les révolutionnaires russes et chinois d'incarner historiquement l'avancée des principes du marxisme ne change rien au fait que Marx n'a jamais pensé une seconde que la Russie des Tsars et la Chine des Seigneurs de la guerre pussent accéder directement à l'édification d'une société communiste qu'il concevait comme l'horizon du mouvement d'abolition de l'état capitaliste développé des sociétés – état que ne connut ni la Russie, ni la Chine, ni du reste presque aucun des pays du prétendu « communisme réel ».

Communisme contre stalinisme

Dans sa version la plus stricte et en même temps la plus complète, le communisme se définit comme le mouvement du prolétariat conscient de sa situation matérielle, morale et historique, visant à abolir le système économique et politique du capitalisme, fondé sur l'extraction de la plus-value, au moyen du surtravail non rémunéré des producteurs, par la classe dominante de la société, détentrice du capital et des moyens de production. Ce mouvement tend vers l'établissement d'une société sans classes, et du même coup débarrassée du joug de l'État, dont la fonction n'est justifiée que par la protection qu'il assure aux intérêts de la classe possédante.

Or nul ne prétendra, ayant lu ces dernières lignes, que l'urss, qui s'est organisée et, jusqu'à une époque très récente, figée sur les principes de fonctionnement et l'idéologie hérités de Staline, ait seulement envisagé le dépérissement de l'État co-extensif, en termes marxistes, à la constitution de la société communiste. C'est même devenu une sorte de lieu commun chez les théoriciens et historiens du marxisme que de considérer le stalinisme comme l'exemple type de l'évolution inverse vers une sacralisation, une éternisation et une universalisation du pouvoir d'État, liées notamment à deux données totalement étrangères au processus souhaité par Marx, et qui sont :

- la reconstitution en urss des antagonismes de classes (problèmes de la paysannerie, de la bureaucratie, des privilèges de la Nomenklatura, etc.) ;
- le repli nationaliste en 1925, lors du XIVe Congrès du pcus. La même démonstration pourrait, par des voies analogues mais non exactement identiques, s'appliquer aux pays satellites ainsi, compte tenu de spécificités plus étendues, qu'à la Chine. Partout, la même conclusion s'impose : si l'on se rapporte au concept moderne originel (marxo-engelsien) du communisme (et à quoi d'autre se référer pour décider avec exactitude si son « application » existe ou n'existe pas ?), il n'y a pas, et il n'y a jamais eu, de « société communiste ».

Une observation parallèle doit être faite à propos du refrain des commentateurs occidentaux sur « le naufrage des économies marxistes ». Le marxisme est, sur son versant « matérialisme historique » qui est le seul à nous intéresser ici, la combinaison d'une critique de l'économie politique du capitalisme et d'une sociologie historique des modes de production. Je demande que l'on me montre après cela une « économie marxiste » en fonctionnement, ainsi, accessoirement, que le traité d'économie pratique de Marx qui en édicte les règles et les recettes d'application.

Un théoricien du marxisme ne peut manquer, lorsqu'il prononce ou écrit le mot « communisme », d'y associer la constellation des concepts qui forment système avec lui dans la pensée et dans les textes de Marx : abolition de la propriété privée des moyens de production, libre association des producteurs, fin de l'exploitation et de l'aliénation, jouissance du travail comme expression de l'individu, réappropriation du temps et des actes, élargissement du loisir, de la culture et de la création, épanouissement des individus dans une société libre et ouverte. Le stalinisme a contredit la presque-totalité de ces principes, et faire de lui la plus spectaculaire « application » du marxisme a été l'acte le plus inepte et en même temps le plus efficace de la propagande américaine et de l'anti-communisme international.

Ce qu'il importe de comprendre ici, outre le fait qu'en toute rigueur conceptuelle il n'y eut jamais d'application du marxisme, c'est que les deux formes de « totalitarisme » que sont le national-socialisme hitlérien et – n'en déplaise à Hannah Arendt – le fascisme mussolinien ont été l'un et l'autre des applications rigoureuses des principes invoqués par leurs fondateurs, alors que le stalinisme en a été la

plus complète trahison. La doctrine hitlérienne, telle que Hitler l'expose dans *Mein Kampf*, synthèse politique, sur fond d'anti-communisme radical et de légendes héroïques *völkisch*, des théories raciales et de l'eugénisme radical empruntés aux sources les plus extrémistes de la pensée anglosaxonne (Angleterre victorienne et États-Unis) combinées avec des éléments conciliables, mais plus hétérogènes, élaborés en Europe continentale, a été appliquée par lui avec constance entre la période de son ascension politique et son suicide le 30 avril 1945. Cette cohésion entre l'action politique et les principes qui la guident se retrouve chez Mussolini, pour qui le fascisme est « une action animée par une doctrine », une « philosophie » qui s'incarne nécessairement dans l'action et dicte comme lois de celle-ci la spiritualité, la lutte, la volonté de puissance, la domination, l'autorité, le devoir et le sacrifice, avec pour horizon la réalisation de l'État comme culmination des forces spirituelles de l'homme :

« En effet, pour le fasciste, tout est dans l'État, et rien d'humain ni de spirituel n'existe et a fortiori n'a de valeur, en dehors de l'État. En ce sens, le fascisme est totalitaire, et l'État fasciste, synthèse et unité de toute valeur, interprète, développe et domine toute la vie du peuple . »

. Benito Mussolini, *La Doctrine du fascisme*, trad. Charles Belin, Florence, Vallecchi, 1938, p. 16.